

**Stephan
Strogoff**

**LE JOURNAL D'UN
JEUNE HOMME
SOVIÉTIQUE**



Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays, y compris la Russie.

Copyright by Librairie Gallimard, 1954.

PRÉFACE

Stéphane Strogoff, dont vous allez lire l'étrange confession, est un curieux garçon. Et, en effet, pour avoir franchi le rideau de fer à l'âge où l'on finit tout juste de jouer aux billes; pour avoir rêvé d'être un citoyen du monde à l'âge où l'on commence tout juste d'abandonner les jupes de sa mère; pour rêver de la paix universelle à l'âge où l'on rêve de tout autre chose; pour être Moscovite et le rival de Garry Davis, — il faut être un curieux garçon.

C'est un jeune homme de Moscou et de Saint-Germain-des-Prés réunis. Quand on commence à le connaître, on apprend qu'il a beaucoup lu et retenu, et que ses lectures, nourrissant un juvénile cerveau qui s'est exercé à la dialectique marxiste, lui permettent d'exprimer néanmoins sur maintes choses des vues originales et justes.

Il est têtu, il a parfois mauvais caractère, mais je pense que son honnêteté intellectuelle est abso-

lue. C'est ce qui fait le prix du présent Journal. Strogoff n'est affilié à aucun parti politique. Quoi qu'il en dise, cependant, je le soupçonne fort de ne pas avoir entièrement abandonné le rêve de fonder un « mouvement » à lui. C'est, ainsi que le lecteur le verra, l'impression qui se dégage de la lecture de son Journal...

Politique mise à part, Strogoff se passionne pour la poésie, et il fait preuve dans ce domaine d'un discernement certain. Il est capable du même acharnement à discuter de Lermontov ou de Walt Whitman, de Pasternak ou de Mallarmé, ou des questions de la « citoyenneté du monde ». Il est aussi grand amateur de bricolage : ses mains sont excessivement habiles. Peut-être a-t-il tort de ne pas se résigner à son sort d'émigré (car il refuse de se considérer comme tel), de ne pas chercher à apprendre un métier d'artisan ou de technicien. Il préfère remuer des idées générales, noircir du papier et se préoccuper de l'avenir du genre humain.

Mais c'est grâce à ces singulières dispositions de caractère que le lecteur peut aujourd'hui prendre connaissance du Journal d'un jeune homme soviétique qui révèle, pour la première fois, la vie des jeunes russes d'aujourd'hui, en dehors de toute préoccupation de propagande ou de dénigrement.

Pierre LAZAREFF.

PREMIÈRE PARTIE
NOTRE JEUNESSE

LE JOUR V A MOSCOU

C'était le 8 mai 1945, et de bonne heure, les « tarelki » (assiettes), ces haut-parleurs branchés par fil à Radio-Moscou, que la plupart des Moscovites aisés ont dans leur appartement, nous apprirent la grande nouvelle. L'armistice était signé ! Fini, l'oppressant cauchemar qui durait depuis quatre ans déjà !

Devant l'Université, les étudiants discutaient par petits groupes. Les portes étaient fermées, la journée ayant été déclarée fériée. Basile Morosov, André Gourevitch et moi allâmes faire une partie de volley-ball au Parc central de la Culture. Puis, je rentrai déjeuner à la maison, après avoir donné rendez-vous à Basile pour le soir, Place Rouge.

Dès la fin de l'après-midi, les rues fourmillaient de monde. A l'occasion de chaque victoire, des feux d'artifice étaient tirés des grands immeubles qui bordent la Place Rouge, et les gens se doutaient bien que le spectacle de ce soir serait tout particulièrement somptueux.

Et, en effet ! A partir de huit heures, fusées et feux de Bengale ne cessaient de crépiter. Le ciel, entièrement illuminé, était aussi tapissé de portraits brillamment éclairés de Staline. Je n'ai jamais pu comprendre par quel procédé on les faisait planer. C'était une véritable féerie. Pour une fois, la joie populaire était entièrement spontanée — et non pas dirigée, ainsi que c'était le cas lors des parades et défilés rituels du 1^{er} mai ou de l'anniversaire de la Révolution. Aux carrefours, des estrades avaient été dressées et des orchestres déversaient des flots d'harmonie : airs populaires ou même musique « occidentale » (c'est ainsi qu'on appelle chez nous les danses modernes. A grand-peine, je pus me frayer un chemin à travers la foule et rejoindre Basile près de la galerie Tretia-kov, où nous nous étions donné rendez-vous.

Basile était un de mes meilleurs camarades. Nous avons couché sous la même tente dans maints camps de pionniers, nous avons potassé ensemble nos examens d'entrée à l'Université. Jamais, cependant, je ne lui avais confié la pensée secrète qui me travaillait. Dans l'atmosphère de liesse de cette nuit, c'est lui qui m'en fournit l'occasion.

— Vassia ! regarde les aviateurs français ! m'exclamai-je. (Nous avons déjà eu l'occasion d'admirer les aviateurs de l'escadrille Normandie-Niemen; les Moscovites se pressaient à leur pas-

sage, devant l'hôtel Métropole où ils habitaient.)

— Les veinards ! ils en ont vu du pays ! répliqua Vassia.

— Nous aussi, maintenant, nous pourrions peut-être voir du pays ! Sûrement, il y aura de grands changements. Qui sait : nous pourrions aller en Amérique, obtenir un visa pour les États-Unis et voir les gratte-ciel de New York !

A peine ces paroles m'avaient-elles échappé que mon cœur se serra instinctivement. N'en avais-je pas trop dit ?

La nuit était si belle, la joie de la victoire si enivrante que tout paraissait désormais possible ! Mais il est certaines règles qu'un jeune homme soviétique, surtout s'il est étudiant, surtout s'il se destine au métier de professeur, ne saurait transgresser. C'est une question de prudence, c'est aussi — comment l'expliquer ? — une question de respect de soi-même. Du moment que les lois de notre patrie bien-aimée interdisent aux citoyens d'aller visiter les pays bourgeois, à quoi bon évoquer devant autrui, fût-il un camarade éprouvé, ses propres rêves frondeurs ?

Et cependant...

NAISSANCE D'UN RÊVE

Je me mis à songer. Certes, je savais que j'avais

le bonheur d'habiter le pays du socialisme, le pays le plus avancé du monde, au régime social le plus juste. Je le savais, de longue date. On me l'avait longuement expliqué à l'école, preuves et statistiques en main. J'y croyais (et j'y crois encore). Mais c'est à l'école aussi qu'est né le grand rêve de ma jeunesse.

Nous avions un professeur de géographie, Maxime Andréévitch Saltykov, un vieil homme sec à la barbiche blanche qui savait enthousiasmer sa classe. Il avait lui-même beaucoup voyagé — avant la Révolution, bien entendu — et lorsqu'il nous parlait des ruines du Parthénon, de Rome et de son forum, de Paris et de Notre-Dame, nous restions bouche bée, on aurait entendu une mouche voler dans la classe. Lorsque j'y pense aujourd'hui, je me dis qu'il devait être un sacré contre-révolutionnaire. Mais il ne lui est jamais rien arrivé, parce qu'il savait éviter la politique, et se contentait d'évoquer devant nos yeux d'enfants les beaux paysages et les admirables monuments de la vieille Europe.

Nous savions déjà qu'il s'agissait, pour les Soviétiques, de fruits défendus, et cela ne faisait qu'exciter davantage nos imaginations. Ne pourrai-je donc jamais voir de mes propres yeux toutes ces merveilles ? me disai-je à chaque leçon. Ce n'était qu'un rêve enfantin, mais ce rêve ne m'a jamais lâché.

Plus tard, pendant la guerre, les étiquettes des boîtes de corned-beef américain dont se nourrissait, en 1943, une bonne moitié de Moscou, les inscriptions *made in U.S.A.* sur les camions et les wagons de marchandises, étaient pour moi autant de messages venus du grand monde interdit. Les Anglais, les Américains, les Français n'étaient-ils pas nos alliés ? Était-ce donc un crime que de vouloir connaître le pays de Franklin Delano Roosevelt, dont nos journaux parlaient avec autant de ferveur ? Rêves que tout cela, rêves dont ma tête était pleine, mais qui restaient creux. Cette radieuse nuit du 8 mai 1945 m'a poussé à en parler tout haut — et dès que j'en eus parlé tout haut, les actes suivirent, ces actes qui me permettent aujourd'hui de m'adresser au lecteur français. Mais avant que je raconte ma grande aventure, il est bon, peut-être, que j'évoque ce que furent mon enfance et ma jeunesse.

PREMIÈRES RÉMINISCENCES

Ma première enfance ? Elle fut, je crois, ce que sont toutes les premières enfances. Comme dans un songe, je me vois à califourchon sur le dos de ma mère, me transportant dans mon petit lit blanc, après le bain. Parfois, je m'endormais dans

mon bain, et j'étais tout étonné de me retrouver au lit. Je me souviens aussi d'une terrible crise de pleurs qui me prit parce que j'estimais injuste le partage d'une plaquette de chocolat que mon père avait rapportée à la maison; les parts de mon frère et de ma sœur aînée me paraissaient plus grandes que la mienne, et ma fureur était d'autant plus forte qu'il s'agissait d'une denrée excessivement rare. Non que j'aie beaucoup connu la faim : mon père était un *travailleur scientifique*, il était employé à l'Institut aérodynamique central de Moscou, et, comme tel, il touchait, pour lui et sa famille, la ration des travailleurs de force, à l'époque de la grande famine de 1932, lorsque des cartes d'alimentation furent introduites. De la grande famine, je garde, cependant, des souvenirs très nets. Je me souviens d'un voyage en Ukraine où je passai trois mois chez mes grands-parents. Je me souviens, à Kharkov, des paysans couchés sur la place de la Gare, étrangement silencieux. « Que font-ils par terre, ces hommes ? » demandai-je à ma mère. Je crois bien que sa réponse fut très évasive. Je sais aujourd'hui qu'il s'agissait des victimes de la grande famine de la collectivisation, dits koulaks, venus dans la grand'veille avec l'espoir d'y glaner quelque nourriture. A l'époque, je n'en sus rien : mes parents étaient prudents, et je n'en appris pas davantage

au cours de mon séjour chez mon grand-père. Celui-ci, instituteur en retraite, était aussi un apiculteur réputé, auteur de maintes communications savantes à l'Académie des Sciences, et ces qualités lui permirent de conserver sa belle maison et son immense verger. Mais, au cours d'une promenade, j'aperçus d'autres vergers ceignant d'autres maisons : les maisons étaient vides et silencieuses, et personne, apparemment, ne se souciait de cueillir les pommes, poires ou prunes dont le sol était jonché. La *ligne générale* de ces années avait voulu que les propriétaires allassent abattre les arbres dans l'arctique, crevant de faim tandis que pourrissaient leurs fruits; mais, je le répète, à l'époque je n'en sus rien, et la politique est entrée dans ma vie d'un tout autre côté.

L'ÉCOLE

A l'école, où je suis entré en 1932, deux sujets m'intéressaient par-dessus tout : la géographie, dont j'ai déjà parlé, et l'histoire de la Révolution. Ce dernier sujet était très important : trois heures par semaine y étaient consacrées. Tout comme le vieux Saltykov a su me passionner pour les pays exotiques, Ivan Popov, homme jeune encore, mais à l'épaisse barbe noire, ancien étudiant et volon-

taire de 1918, réussit à susciter mon enthousiasme pour les exploits des révolutionnaires. Lénine, Staline, Vorochilov, Boukharine, Tchapaïev, tels étaient, à l'époque, mes héros. Combien je regrettais d'être né trop tard et de n'avoir pu combattre à leurs côtés! Mon grand désir était de m'en montrer digne et de lutter comme eux, une fois l'heure venue pour qu'en Allemagne, en France, dans le monde entier, la Révolution puisse triompher. Combattre pour cette cause nous paraissait tout aussi juste et nécessaire qu'il semble normal à des écoliers français, de défendre leur patrie. Seulement pour nous, jeunes révolutionnaires en herbe, la patrie était le monde entier. Et nous rêvions d'une république socialiste mondiale, avec Moscou pour capitale.

A part cela, nous apprenions, comme dans toutes les écoles du monde, la grammaire, le calcul, les sciences naturelles. Comme toutes les écoles soviétiques de cette époque, notre école était mixte, garçons et filles s'entendaient bien : je ne crois pas que quelque chose de trouble se soit jamais glissé dans nos rapports. Et lorsque, de bonne heure, le professeur de sciences naturelles se mit à nous expliquer devant le tableau noir, craie en main, les mystères de la procréation, les relations entre filles et garçons n'en devinrent que plus pures. Cependant, je crois bien que c'est à la suite de cette leçon que tous les garçons de notre

classe décidèrent comme un seul homme qu'ils étaient amoureux de Lydia Stepanova, le professeur de russe, une belle jeune femme aux blondes torsades roulées, et que Jacques Beridzé, le professeur de dessin auquel elle était fiancée, devint l'objet de notre animosité.

La vie sociale de notre classe était d'une singulière intensité. Tout gosses que nous étions, nous avions à débattre, réunis en comité, maintes questions importantes. Il y avait d'abord le journal mural de l'école: chaque classe choisissait deux délégués, l'un pour entrer dans le comité général de rédaction, l'autre pour tenir la chronique particulière de notre classe. Il y avait ensuite le comité économique; les temps étaient durs, les cahiers, les crayons, les gommages à effacer fort rares, introuvables dans le commerce, et le maigre stock que nous fournissait l'école, c'était à nous-mêmes qu'il incombait de le répartir. En la présence d'Ivan Popov, spectateur intéressé, mais généralement muet, les trois membres du « comité économique », élus au suffrage universel, débattaient gravement s'il fallait attribuer un cahier à Nadia Tchoubar, qui, pour la troisième fois, assurait avoir perdu le sien : ne l'avait-elle pas plutôt troqué contre un paquet de caramels ? Et, s'il en était ainsi, quel devait être le châtement approprié à ce délit ? Il y avait, enfin, le comité des pionniers. Pionniers, nous l'étions tous. Ce n'était pas

obligatoire, mais il était inimaginable de ne pas participer à un mouvement qui ne faisait que prolonger en dehors des murs de l'école, la collectivité étroitement soudée que nous formions déjà.

Pionniers : les grandes promenades du dimanche, aux environs de Moscou, et les vacances en Crimée, sous la tente, au bord de la mer bleue... Pionniers : les feux de camp, les jeux et les épreuves, mais aussi les conférences politiques sur la révolte chinoise, sur l'exploitation capitaliste; les belles marches au pas cadencé, mais la chanson que nous chantions était :

*A bas les rabbins,
Les moines et les papes.*

Du reste, sur trois conférences que nous venions écouter le jeudi soir au local des pionniers, l'une au moins était consacrée, on pouvait en être sûr, à la « propagande antireligieuse ». Je me souviens d'une série de conférences dont l'auteur, un prestidigitateur expérimenté, se faisait fort de reproduire, un par un, les miracles de la Bible : le sceptre de Moïse, l'eau changée en vin, la multiplication des pains, et ainsi de suite. Après avoir manipulé ses bocaux et éprouvettes, il nous expliquait longuement ses procédés. « Les prophètes étaient des charlatans; mais ils connaissaient leur chimie ! » se plaisait-il à répéter.

Ainsi se passaient nos plaisirs et nos jours. Nous étions mal vêtus et souvent mal nourris ; mais nous étions gonflés à bloc, et je crois que nous étions heureux.

LES PREMIERS DOUTES

Les livres d'histoire nous apprennent qu'il y eut, en 1936 et 1937, un certain nombre de procès au cours desquels il apparut que la « Vieille Garde » des bolchevicks, s'étant mise à peu près au complet au service des pays capitalistes, ne nourrissait d'autre dessein que celui d'étouffer la Révolution et d'abattre le régime soviétique.

Cela ressortait des aveux des accusés eux-mêmes, puisque de Kamenev à Radek et de Zinoviev à Boukharine, ils furent unanimes à reconnaître leurs turpitudes. Tout cela est maintenant de l'histoire ; mais, pour moi, cette histoire fait partie de mes souvenirs d'enfance qui gardent encore une vive intensité. Je ne sais plus s'ils datent de 1936 ou de 1937, mais je me rappelle le profond remue-ménage qui se poursuivait dans ma tête.

Ainsi donc, ces hommes, qui avaient été mes idoles, étaient des espions et des assassins ? Ainsi donc, ces héros de 1918, ces hommes que je croyais de fer, loin de suivre l'exemple de Danton

et de Dimitrov (les enfants de l'U.R.S.S. connaissent leurs classiques) battaient humblement leur coulpe ? Mais alors, comment se peut-il que la Révolution ait été faite par des misérables et des traîtres ?

Il y avait là quelque chose d'inconcevable. Cependant, jamais l'idée que l'accusation ait été inventée de toutes pièces n'a effleuré mon esprit. Pour la première fois, mon enfantine foi s'est trouvée sérieusement ébranlée. Il y avait, je le sentais, quelque chose qui clochait.

En parlais-je avec mes camarades ? Je ne m'en souviens plus. Mais mon enthousiasme révolutionnaire s'en est trouvé rabattu d'autant. Non pas que je n'aie continué à prendre part avec beaucoup d'entrain aux immenses fêtes du 1^{er} mai ou du 7 novembre, lorsque, banderoles rouges en tête, tous les écoliers de Moscou, suivis des ouvriers des grandes usines, défilaient au pas cadencé. Les grandes parades possèdent, pour les jeunes âmes, un attrait irrésistible. Mais je cessai de rêver à la République Soviétique Socialiste Mondiale, avec Moscou pour capitale.

A côté de ce choc, mes autres réminiscences de cette époque, auxquelles un esprit occidental serait tenté d'attribuer une bien plus grande importance, me paraissaient bien pâles. Oui, il y eut une période où certains de nos professeurs disparaissaient comme par enchantement. Je sais,

maintenant, que c'était le temps de *la Grande Purge*; ils étaient remplacés par d'autres, et cela nous paraissait quasiment normal, bien que j'aie regretté la disparition d'Ivan Popov, qui savait si bien évoquer devant nous les grandes années héroïques. Dans ma famille, ces années que l'on dit terribles, n'avaient encore causé aucun dégât : personne de ma proche parenté n'était suffisamment important, ni actif politiquement, pour être inquiété. Mais peut-être fut-ce un autre effet de ces événements que de me pousser à lire avidement les journaux et à les lire désormais avec quelque esprit critique. Une grève des dockers anglais était-elle mise en vedette par la *Pravda* ? J'étais content de connaître leurs revendications satisfaites; mais je remarquais aussi qu'ils avaient la possibilité de se mettre en grève et sans être emprisonnés ni fusillés. Et ainsi s'est trouvé ravivé mon intérêt pour les pays étrangers, dits capitalistes. Nous avions, dans la classe, un nouveau camarade : c'était le fils d'un fonctionnaire du ministère des Affaires étrangères qui venait de passer avec ses parents une année à Stockholm. Michel Zvorykine nous surprit dès l'abord par ses complets — il en avait deux — d'une coupe inusitée, en épais drap bleu marine et gris. Rares étaient ceux d'entre nous qui possédaient un complet en laine, et notre tenue ordinaire consistait en culotte courte et vareuse.

STEPHAN STROGOFF



Le Journal d'un Jeune Homme Soviétique

Stephan Strogoff, dont vous allez lire l'étrange confession, est un curieux garçon. En effet, pour avoir franchi le rideau de fer à l'âge où l'on finit tout juste de jouer aux billes; pour avoir rêvé d'être un citoyen du monde à l'âge où l'on commence tout juste d'abandonner les jupes de sa mère; pour rêver de la paix universelle à l'âge où l'on rêve de tout autre chose; pour être Moscovite et le rival de Garry Davis, -- il faut être un curieux garçon.

C'est un jeune de Moscou et de Saint-Germain-des-Prés réunis. Quand on commence à le connaître, on apprend qu'il a beaucoup lu et beaucoup retenu, et que ses lectures, nourrissant un juvénile cerveau qui s'est exercé à la dialectique marxiste, lui permettent d'exprimer sur maintes choses des vues originales et justes.

Il est têtù, il a parfois mauvais caractère, mais je pense que son honnêteté intellectuelle est absolue. C'est ce qui fait le prix du présent "Journal". Strogoff n'est affilié à aucun parti politique. Quoi qu'il en dise, cependant, je le soupçonne fort de ne pas avoir entièrement abandonné le rêve de fonder un "Mouvement" à lui. C'est, ainsi que le verra le lecteur, l'impression qui se dégage de la lecture de son "Journal"...

Politique mise à part, Strogoff se passionne pour la poésie, et il fait preuve dans ce domaine d'un discernement certain. Il est capable du même acharnement à discuter de Lermontov ou de Walt Whitman, de Pasternak ou de Mallarmé, que des questions de la "Citoyenneté du Monde".

Il est aussi grand amateur de bricolage et ses mains sont excessivement habiles. Peut-être a-t-il tort de ne pas se résigner à son sort d'émigré (car il refuse de se considérer comme tel), de ne pas chercher à apprendre un métier d'artisan ou de technicien. Il préfère remuer des idées générales, noircir du papier, et se préoccuper de l'avenir du genre humain...

Mais c'est grâce à ces singulières dispositions de caractère que le lecteur peut aujourd'hui prendre connaissance du "Journal d'un jeune homme soviétique".

ETB. DHUEGE, IMP. BAGNEUX (SEINE)

650 fr. B. C. + T. L.